Dl
2965 d
LB
47764

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-216370078-10

LE FAUCON, COMEDIE.

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire de l'Academie Royale de Musique, Quay des Augustins, à la Descente du Pont-Neuf, à l'Image Saint Louis.

M. DCC. XIX.

AVEC PERMISSION.

ACTEURS.

FEDERIC, Amant d'Axiane.

AXIANE, Amante de Federic.

PASQUIN, Valet de Federic.

LISETTE, Suivante d'Axiane.

La Scene est devant un vieux Château, situé dans le fond d'un Bois.

LE FAUCON,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, PASQUIN *tenant un Faucon sur le poing.*

FEDERIC.

TE voilà bien chagrin ?

PASQUIN.

N'en ai-je pas raiſon ?
Vainement dans les airs vous lâchez ce Faucon ;
Il ne rapporte rien.

FEDERIC.

Eh, maraut, que t'importe ?

PASQUIN.

Comment ! nous ne vivons que de ce qu'il rapporte :

Il nous a jusqu'ici fourni quelques repas ;
Mais il ne vaut plus rien depuis qu'il est si gras.
Ah ! que j'aime un Oiseau qui par un seul coup d'aîle,
S'en va me tenir lieu de Pourvoyeur fidele !
Je voudrois que son vol fût plus prompt qu'un éclair :
J'appelle tels Oiseaux les Pirates de l'air.
Un Vaisseau trop chargé, Monsieur, n'avance guere,
Et le meilleur Voilier, est le meilleur Corsaire.

FEDERIC.

Rassure-toi, le jour n'est pas encor passé.

PASQUIN.

Ah ! le petit Ingrat, je l'ai trop engraissé ;
Et pour ma récompense il veut que je m'aigrisse :
Tenez, voyez plûtôt, j'ai déja la jauniſſe,
Me voilà saffrané jusques au blanc des yeux.

FEDERIC.

Tant mieux.

PASQUIN.

Que dites-vous ?

FEDERIC.

Tant mieux, Pasquin, tant mieux.

PASQUIN.

Dites plûtôt, tant pis.

FEDERIC.

Hé ! hé ! hé !

PASQUIN.

Pourquoi rire ?

FEDERIC.

Eh ! qui ne riroit pas ? ne viens-tu pas de dire,
Que depuis qu'il eſt gras ce Faucon ne vaut rien ?
Prononçant ſon Arrêt, tu prononces le tien:
Afte faire jeûner je mettrai mon étude ;
Tu n'en vaudras que mieux.

PASQUIN.

L'épreuve eſt un peu rude ;
Et s'il y faut venir, je ne vous réponds pas
De m'attacher ici plus long temps ſur vos pas.

FEDEDIC.

Tu pourrois me quitter !

PASQUIN.

J'irai trouver Liſette,
Pour me mettre à l'abri d'une affreuſe diſette :
Dans ce triſte ſéjour, on ne fait que jeûner ;
L'Oiſeau n'a-t-il rien pris ? il ne faut point dîner ?
Voilà ce qu'ont produit vos feux pour Axiane :

J'en enrage ; à jeûner, c'eſt ce qui me condamne.

FEDERIC.

Ce jeûne-là, Paſquin, te tient bien fort au cœur ?

PASQUIN.

Oüi, c'eſt-là le ſujet de ma triſte langueur.

FEDERIC,

Le terme eſt un peu fort.

PASQUIN.

Il eſt de vôtre ſtile ;
Doux, tendre, pathétique, & pourtant inutile.

FEDERIC.

Pourſuis ; tout à loiſir je te laiſſe jaſer.

PASQUIN.

Nous voici dans un lieu propre à moraliſer.
C'a, raiſonnons un peu : Pour plaire à vôtre Ingrate,
Dont malgré ſes rigueurs le ſouvenir vous flate,
Vous n'avez épargné ni Bijoux, ni Cadeaux :
Pour elle tous les jours c'étoient plaiſirs nouveaux,
Comedie, Opera, bonbance ſur bonbance :
Cependant, de vos ſoins, quelle eſt la récompenſe ?

L'Amour qui vous a fait consumer vôtre bien,
Est ce Faucon lâché, qui ne rapporte rien.

FEDERIC.

Quoi! des comparaisons!

PASQUIN.

Ce sont sages paroles;
Mais vous les écoutez comme des fariboles,
Que d'un air dédaigneux il faut mettre à l'écart;
Et d'ailleurs mes leçons viennent un peu tard.

FEDERIC.

Moraliseur fâcheux, n'as-tu plus rien à dire?

PASQUIN.

Quoi! vous ne pleurez pas!

FEDERIC.

Va, je n'aime qu'à rire.
Philosophe nouveau, tu le sçais bien. Pasquin,
Plus l'Amour autrefois m'a causé de chagrin,
Plus mon cœur du repos goûte aujourd'hui les charmes;
La molle oisiveté succede à mille allarmes:
Si j'ai vû tant de soins, tant d'amour negligé,
Par un profond oubli n'en suis-je pas vangé?

Je l'avouë, Axiane eſt toûjours jeune & belle,
Elle merite bien les ſoins qu'on prend pour elle;
Mais par ſa cruauté mon eſpoir démenti,
M'a fait réſoudre enfin à prendre mon parti.
Tien, ſa Maiſon des Champs n'eſt pas loin de la mienne,
Vers moi tranquillement j'attendrai qu'elle vienne:
Moi, je l'irois chercher! qu'elle n'y compte pas,
Euſſai-je autant d'amour que je lui ſçais d'appas:
Non, je ſuis trop piqué.

PASQUIN.

Monſieur, je me défie
D'un dépit ſi contraire à la Philoſophie;
Vôtre cœur me paroît un peu trop agité:
Ne ſçauriez-vous haïr avec tranquillité?

FEDERIC.

Moi, je ne la haïs point; mais du moins je te jure
De ne la jamais voir.

PASQUIN.

Je crains peu le parjure:
On ne peut qu'à grands frais ſe montrer ſon Amant,
Et vôtre pauvreté me répond du ſerment:

Ah ! qu'il eût mieux valu.....

FEDERIC.

Toûjours de la Morale ?

PASQUIN.

Ce ſont noires vapeurs que l'abſtinence exale :
Mais quand dînerons-nous ?

FEDERIC.

Tu dîneras demain.

PASQUIN.

Peſte ſoit de l'Amour qui fait mourir de faim.

FEDERIC.

Mais toi-même autrefois n'aimois-tu pas Liſette ?

PASQUIN.

Mais, comme ſa Maîtreſſe, étoit-elle Coquette ?
Du moins dans mes amours je n'ai rien mis du mien.

FEDERIC.

Et la grande raiſon, c'eſt que tu n'avois rien.

PASQUIN,

Qu'importe, à vos dépens je me donnois carriere :
O Liſette ! avec toi je faiſois chere entiere :
Que de charmans repas ! mais regrets ſuperflus !

Helas ! j'en ai tant fait, que je n'en ferai plus :
Tous mes plaisirs passez ne sont qu'une ombre vaine ;
Vous avez fait la faute, & j'en porte la peine.

FEDERIC.

Mais pour Lisette encor ressens-tu de l'amour ?

PASQUIN.

Je puis de sa cuisine avoir besoin un jour,
Et ce jour n'est pas loin.

FEDERIC.

Imite ma sagesse,
Oublions pour jamais & Suivante & Maîtresse ;
De la seule raison il faut suivre la Loi ;
Pour moi je n'aime plus que ce Faucon & toi.

PASQUIN.

Passe pour le Faucon, grace à vôtre tendresse,
Autant que je maigris, tous les jours il engraisse.

On entend un bruit de Cors.

FEDERIC.

Quel bruit vient me frapper ? cours, va voir ce que c'est.

PASQUIN.

A la chasse d'autrui, prenons-nous interest?

FEDERIC.

N'importe, va sçavoir.....

PASQUIN.

Si c'est vôtre Diane?

Elle aime les Forêts.

FEDERIC.

Quoi! toûjours Axiane?

Pasquin, je te défends de prononcer son nom:

Fais ce que je te dis, va, donne ce Faucon.

PASQUIN.

Tenez: je suis ravi que l'on m'en débarasse.

FEDERIC.

Cours, & viens m'informer de tout ce qui se passe.

SCENE II.

FEDERIC *seul.*

TOI qui d'un vol plus prompt que celui des Zéphirs,

T'élances dans les airs au gré de mes desirs,

Et qui dans les Forêts à mes leçons docile,

Apprends l'art de mêler l'agréable à l'utile:

Cher Oiseau, ç'en est fait, je veux n'aimer que toi ;
J'ai vêcu trop long-temps sous une dure Loi.

On entend encore le bruit de la Chasse, qui fait tourner la tête à Federic.

Cesse bruit importun, cesse de me distraire,
Ne trouble plus la paix de ce Bois solitaire ;
Dûsses-tu m'annoncer Axiane en ces lieux,
Avec tous ses appas la montrer à mes yeux ;
A mon fidele Oiseau, mon cœur toûjours fidele,
Tout de feu pour lui seul, tout de glace pour elle,
Ne lui laissera voir qu'une noble fierté :
Il étoit dans les fers, il est en liberté.
Quel bonheur de pouvoir dans une paix profonde,
Pour n'être qu'à soi-même, oublier tout le monde ?

Le bruit de Chasse continuë.

Eh quoi ! ce bruit fâcheux vient toûjours me frapper ?
Cher Oiseau, de toi seul je prétends m'occuper :
Non, je ne veux plus voir l'insensible, l'Ingrate,
Qui peut-être en secret de mon retour se flate.

Je veux bien convenir qu'elle avoit mille attraits ;
Qu'il partoit de ſes yeux d'inévitables traits :
Je veux de ſa beauté conſerver la memoire ;
Mais c'eſt pour ma vengeance, & non pas pour ſa gloire :
Si je l'éleve ici, c'eſt pour l'humilier,
Et je ne m'en ſouviens, que pour mieux l'oublier.
Mais j'apperçois Paſquin.

SCENE III.

FEDERIC, PASQUIN.

FEDERIC.

EH bién ! quelle nouvelle ?

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, il n'en fut jamais de plus cruelle :
Ouf ! je ne puis parler tant je ſuis confondu.

FEDERIC.

Qu'eſt-il donc arrivé ? Parle.

PASQUIN.

Tout eſt perdu.

FEDERIC.

Quel étrange accident, Paſquin, viens-tu m'apprendre ?

PASQUIN.

Tremblez, vôtre Axiane en ces lieux va se rendre.

FEDERIC.

Pasquin ?

PASQUIN.

Ce n'est pas tout : pour nous assassiner,
C'est peu que d'y venir, elle y prétend dîner.

FEDERIC.

O comble de bonheur ! Pasquin, un tête-à-tête !
Qu'à la bien recevoir à l'envi tout s'apprête.
Adorable Beauté ! que ne puis-je à tes yeux
Prodiguer l'Ambroisie, & le Nectar des Dieux ?

PASQUIN.

Que parlez-vous ici de Nectar d'Ambroisie ?
L'Amour vous a-t-il fait tomber en frénaisie ?
Ne vous souvient-il plus de cet ordre inhumain,
Qui tantôt pour dîner m'a remis à demain ?

FEDERIC.

Que me rappelles-tu ?

PASQUIN.

Cet Oiseau si fidele
Vous sert mal au besoin.

FEDERIC.

O fortune cruelle !
Ne m'as-tu pas encor assez persecuté ?
Je te pardonnerois de m'avoir tout ôté,
Si du moins pour premier & pour dernier office,
Dans ce pressant besoin je te trouvois propice.
Pasquin ?

PASQUIN.

Eh bien ! Pasquin ?

FEDERIC.

N'imagines-tu rien ?
Cherche, invente.

PASQUIN.

Monsieur.....

FEDERIC.

Eh bien ! dépêche.

PASQUIN.

Hé bien !

FEDERIC.

Quoi ! toi-même au besoin tu me manques ?

PASQUIN.

J'enrage.
De rien on ne fait rien ; & le diable, je gage,
S'il étoit comme moi dans un si mauvais pas,
Tout inventif qu'il est, ne s'en tireroit pas.
Je ne sçais qu'un moyen.

FEDERIC.

Ah ! que j'aime ton zele !

PASQUIN.

C'eſt de vous éclipſer aux yeux de vôtre Belle.

FEDERIC.

Que me propoſes-tu ? Je fuirois ſes beaux yeux !

PASQUIN.

Voyez, imaginez quelque choſe de mieux.

FEDERIC.

De grace, cher Paſquin, montre ici ton adreſſe.

PASQUIN.

Elle eſt à bout.

FEDERIC.

Ah ! Ciel ! cependant le temps preſſe,
Et l'objet de mes feux ſans doute n'eſt pas loin ;
Il y va de ma gloire, il faut en prendre ſoin :
Il faut, quoi qu'il arrive, aux yeux de ce que j'aime
Dérober, s'il ſe peut, mon indigence extrême.
Amour, inſpire-moi.

PASQUIN.

Ma foi, juſqu'à ce jour
Rien de bon ne vous fut inſpiré par l'Amour.

FEDERIC *lui parlant bas.*

On vient. Ecoute.

PASQUIN.

Ciel ! je pourrois m'y réſoudre !
Ah ! que je ſois plûtôt écraſé de la foudre,
Monſieur.....

FEDERIC.

Epargne-toi des conſeils ſuperflus,
Emporte ce Faucon, & ne replique plus.

PASQUIN.

Je ſuis mort.

SCENE IV.

FEDERIC, AXIANE & LISETTE, *en habit de Chaſſe.*

FEDERIC.

QUoi ! c'eſt vous, trop aimable Inhumaine !
Auprès de Federic quel deſtin vous amene ?
J'avois crû pour jamais être oublié de vous.

AXIANE.

Il faut bien vous chercher, quand vous nous fuyez tous.

FEDERIC.

Helas ! en vous fuyant, je fuis tout ce que j'aime ;

Et m'arrachant à vous, je m'arrache à moi-même :
Mais je me cache envain dans le fond des Forêts ;
Des yeux qui m'ont blessé, je sens par-tout les traits.
Se peut-il que l'Amour survive à l'espérance ?

AXIANE.

Vous plaindrez-vous toûjours de mon indifference ?
L'Amour a des tourmens qui doivent m'allarmer,
Et mon cœur à ce prix ne veut pas s'enflâmer.

FEDERIC.

Quoi ! je ne puis prétendre au bonheur de vous plaire ?

AXIANE.

Avez-vous des Rivaux que mon cœur vous préfere ?

FEDERIC.

Le mal de mes Rivaux n'adoucit pas le mien :
Est-ce un bonheur pour moi que ce cœur n'aime rien ?
Que dis-je ? pour ma flâme il vaudroit mieux peut-être,
Qu'un Rival plus heureux eût sçû s'en rendre maître :

Comme j'ai plus d'amour, je pourrois aſpirer
Au bonheur, ſans égal, de me voir préferer.

AXIANE.

Ah ! ne ſouhaitez pas qu'un autre objet m'enflâme,
Si l'Amour une fois s'emparoit de mon ame :
J'oſe vous l'aſſurer, ce ſeroit pour toûjours ;
Je me connois trop bien : mais quittons ces diſcours.

FEDERIC.

Et pourquoi les quitter ? craignez-vous d'en trop dire ?

AXIANE.

Mon cœur s'eſt expliqué, cela vous doit ſuffire :
Croyez que juſqu'ici vous l'avez mal connu,
Et qu'un jour..... mais ce jour n'eſt pas encor venu.

FEDERIC.

Ciel ! qu'entens-je ? achevez de rompre le ſilence.

AXIANE.

Arrêtez, ces tranſports ont trop de violence :
Mais je m'en prends à moi, ce que j'ai fait pour vous
A donné lieu, ſans doute, à des tranſports ſi doux :

Détrompez-vous pourtant ? Malgré ce tête à tête,
Ne me regardez pas comme votre conquête;
A ma presence ici l'amour n'a point de part,
Et vous ne la devez tout au plus qu'au hazard.
Aprés avoir long-temps couru de plaine en plaine,
Ma troupe chasse encor dans la Foreſt prochaine;
Moi, pour me répoſer, je viens l'attendre ici.

FEDERIC.

Me voilà de mon ſort pleinement éclairci.
Ah! cruelle.

SCENE V.

FEDERIC, AXIANE, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

MOnſieur, je n'ai pas le courage de.....

FEDERIC *bas*,

Si tu dis un mot, crains d'éprouver ma rage.

PASQUIN.

Dûssai-je estre cent fois & mille fois battu,
J'en aurai le cœur net.

FEDERIC *bas.*

Bourreau, te tairas-tu ?

à Axiane.

Madame, pardonnez, pour certaines affaires,
Je donne à ce Valet des ordres necessaires.

à Pasquin bas, haut d'un ton radouci.

Prends garde de broncher, Pasquin, tu m'entends bien,
De tout ce que j'ai dit, fais qu'il ne manque rien.

PASQUIN.

Non, je ne sçaurois plus me faire violence;
Ce seroit vous trahir que garder le silence.
Madame.

FEDERIC *à part.*

Ce Coquin va me deshonnorer;
D'un pas si dangereux, tâchons de nous tirer.

à Axiane

Pasquin depuis un temps est sujet au délire;
Il est fou.

PASQUIN.

Moi !

FEDERIC.

Voyez, comme son mal empire;

Il est d'autant plus fou qu'il croit ne l'être pas.

PASQUIN.

Quoi donc ?

FEDERIC *tout bas à Pasquin.*

Si tu réponds, je te casse les bras.

PASQUIN.

Je serois trop heureux, si j'en perdois l'usage.

FEDERIC *à Axianne.*

Voyez, comme il répond, & jugez s'il est sage.

LISETTE.

Ah ! mon pauvre Pasquin : éloignement maudit !
En cessant de me voir, il a perdu l'esprit.

PASQUIN.

C'est bien en vous voyant en ces lieux l'une & l'autre ;
Qu'y venez-vous chercher ? Quel malheur est le nôtre !

LISETTE.

Madame, il est trop vrai ; n'en doutons nullement ;
De ses yeux enfoncez, voyez l'égarement.
L'amour l'a rendu fou.

PASQUIN.

Mais toi-même est-tu fole ?
De croire que l'amour.....

LISETTE.

Cette seule parole,
Ne me fait que trop voir que son timbre est fessé,
Il peut nier qu'il m'aime ! il est ensorcelé.

PASQUIN.

Treve d'amour, Lisette, & de sorcellerie;
Veux-tu sçavoir d'où vient toute la diablerie.
C'est.....

FEDERIC *bas à Pasquen.*

Pour un mot lasché, deux cent coups de bâton.

PASQUIN.

Ouf! c'est le prendre là sur un diable de ton.

FEDERIC *à Axiane.*

Je lui dis certains mots d'un Medecin Arabe.

PASQUIN.

Je n'ai garde d'en perdre une seule syllabe:
Ce sont mots d'un grand poids, ils operent des mieux.

FEDERIC.

Voyez, comme son mal lui fait rouler les yeux.

PASQUIN.

Que je dise à Lisette un seul mot à l'oreille,
Ecoute.

FEDERIC *à Lisette.*

Garde-toi d'une épreuve pareille,
Il te l'arracheroit.

LISETTE.

Ah! ah! n'aproche pas.
Je vais m'évanoüir si tu fais un seul pas.

FEDERIC *à Lisette.*

Il est temps de finir tes mortelles allarmes.
à Axiane.
Madame, votre vûë a pour moi mille charmes:
Mais au mal de Pasquin il faut aller pourvoir,
Et préparer ces lieux pour vous y recevoir.

PASQUIN *à Axiane.*

Allez, vous nous ruïnez; c'est une conscience.

AXIANE *à Federic.*

Au moins ne faites pas ici de la dépense;
Je ne veux qu'un seul plat.

FEDERIC.

Un plat, & trés-leger.

PASQUIN.

Quelque leger qu'il soit, il nous coûtera cher.

SCENE

SCENE VI.

AXIANE, LISETTE.

AXIANE.

PAsquin me fait pitié.

LISETTE.

Je ſuis inconſolable.
Encor ſi de ſon mal j'eſtois ſeule coupable ;
Si pour me trop aimer il perdoit la raiſon,
D'où le mal eſt venu viendroit la guériſon ;
Je ſens que ma fierté rendroit bien-tôt les armes,
Et d'ailleurs ſa folie honoreroit mes charmes ;
Mais, Madame, c'eſt vous que j'en dois accuſer.

AXIANE.

Moi !

LISETTE.

Je vous parle ici ſans vous rien déguiſer,
Je vous garantis ſous le Valet & le Maître ;
L'un l'eſt déja, pour l'autre il n'eſt pas loin de l'être.

AXIANE.

Tu perds l'eſprit toi-même :

LISETTE.

Oh que non.

AXIANE.

Mais enfin,
Que veux-tu dire ?

LISETTE.

Helas ! si vous plaignez Pasquin ;
Federic plus que lui sera bien-tôt à plaindre :

AXIANE.

Mais à devenir fou qui pourroit le contraindre ?

LISETTE.

La faim. Quand malgré soi l'on jeune trop souvent,
L'estomach au cerveau ne porte que du vent.
Du corps & de l'esprit la sympathie est telle,
Que l'un s'affoiblissant, l'autre baisse & chancelle ;
Et voilà ce qui fait que le pauvre Pasquin,
Des petites maisons enfilant le chemin,
Vient par tous ses discours de vous faire connoître,
Qu'il y va préparer la loge de son Maître.

AXIANE.

Soit : mais de tout cela suis-je coupable moi ?

LISETTE.

Qui donc ? morbleu ! qui donc ? parlez de bonne foi :
Avez-vous pû souffriren bonne conscience,
Que pour vous Federic épuisât sa finance,

Que pour vous nuit & jour il fit tant de fracas ?
Car enfin vous l'aimiez, ou vous ne l'aimiez pas.
Parlez ; si vous l'aimiez, c'eſt un trait d'étourdie ;
Si vous ne l'aimiez pas, c'eſt une perfidie :
C'à que répondez vous ſur l'un & l'autre point?

AXIANE.

Que j'aime Federic, que je ne l'aime point,
Qu'importe ?

LISETTE.

La réponſe eſt tant ſoit peu normande,
Et c'eſt ce qu'on appelle éluder la demande.

AXIANE.

Moi ! je n'élude rien. Choiſis ce que tu veux :
J'aime, je n'aime point.

LISETTE.

Lequel choiſir des deux ?

AXIANE.

Tout eſt égal pour moi.

LISETTE.

Me voilà bien inſtruite :
Quoi ? dans tous vos diſcours trouver fuite ſur fuite !
Je m'y perds.

AXIANE.

Mais pourquoi me preſſe-tu ſi fort ?

LISETTE.

C'est que de Federic je déplore le sort.

AXIANE.

Va, ne le plains pas tant ?

LISETTE.

Quoi ! seroit-il possible,
Qu'enfin à son amour votre cœur fut sensible ?

AXIANE.

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Quoi donc ?

AXIANE.

Que Federic
Peut-être n'aime point.

LISETTE.

Ha ! ha ! voilà le *hic*.
Nous n'osons pas aimer, ou nous n'osons le dire,
Que sur de bons garants que pour nous on soupire ;
Mais quel garant plus seur voulez-vous de l'amour,
Dont Federic pour vous brûla jusqu'à ce jour ?
Ces Fêtes, ces Cadeaux, cette énorme dépense,
Dont il n'obtint jamais la moindre recompense,
Et dont il fait ici penitence à loisir,

Tout cela s'eſt donc fait, pourquoi ?

AXIANE.

Pour ſon plaiſir.
Voilà comme ils ſont tous. Credules que nous ſommes,
Ne ſerons-nous jamais que les dupes des hommes.
Quoi qu'ils faſſent pour nous, toute leur paſſion,
N'eſt qu'orgüeil, qu'amour propre, & qu'oſtentation.
C'eſt pour faire du bruit ſeulement que l'on aime;
Le veritable amour s'explique-t'il de même ?
Ne peut-on renfermer ſon ſecret dans ſon cœur,
Sans que d'une Maîtreſſe on triomphe en vainqueur ?
Je rends à Federic un peu plus de juſtice;
Et s'il faut te parler enfin ſans artifice;
Mon cœur le diſtinguoit du reſte des Amans;
Mais combien ſont changez mes premiers ſentimens,
Depuis que loin de moi, meditant ſa retraite,
Il ne m'en a laiſſé que la honte ſecrette ?
L'inconſtant, à mes yeux ſoigneux de ſe cacher,
Triomphe & me reduit à le venir chercher.

Que dis-je ? Sans raison, voi si je le condamne ;
Un oyseau qu'il cherit lui tient lieu d'Axiane,
Et je voi dans son cœur succeder en ce jour,
La fureur de la chasse aux transport de l'amour ;
Et tu te plains encor ! c'est moi que tu dois plaindre :

LISETTE.

Que j'aime à voir enfin que vous cessiez de feindre !
Je me doutois déja que vous l'aimiez un peu.

AXIANE.

Moi ! l'aimer !

LISETTE.

Est-il temps d'en retracter l'aveu ?
Mais, quand de Federic votre cœur se défie,
Permettez un moment que je le justifie.
S'il vous fuit, c'est qu'il craint de vous importuner.
Quiconque, comme lui n'a plus rien à donner
Auprès d'une Maîtresse est bien-tôt incommode ;
N'aimer que pour aimer ! ce n'en est plus la mode ;
Et l'on risque de perdre, & ses soins & son temps,

Quand on ne fait l'amour qu'à beaux soupirs comptans.
Pour la chasse, entre nous, fait-il mal quand il l'aime ?
Il veut vous imiter, estre un autre vous-même.
Pour le Faucon, malgré votre mauvaise humeur,
Je ne puis m'empêcher d'en rire au fond du cœur :
Et d'un oyeau cheri vous voyant inquiette,
Je vous dirois tout franc, si vous estiez coquette,
Qu'avec vous Federic le fait aller de pair,
Et qu'il n'a jamais eu que des amours en l'air.

AXIANE.

Tai-toi : je n'aime pas sur ce point qu'on plaisante.

LISETTE.

Ah ! vous le prenez là sur un ton qui m'enchante.
Poursuivez : redoublez ce charmant serieux,
Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.
Continuez, Madame, aimez qui vous adore ;
Que Federic apprenne . . . . . .

AXIANE.

Il n'est pas temps encore.

LISETTE.

Qu'attendez-vous ? qu'il perde ou l'esprit, ou le jour ?

Voyez où l'a reduit l'excès de son amour!
Avec le seul Pasquin dans un séjour sauvage,
Il cache le débri d'un éclatant naufrage:
Lui, qu'on vit autrefois entouré de Laquais,
Remplir pompeusement un superbe Palais:
Les mets les plus exquis inondoient ses cuisines:
Il ne vit que de fruits, peut-estre de racines;
Et s'il mange par fois un morceau de gibier,
Il le tient d'un oyseau, son pere nourricier.
Cependant..... j'en ressens une douleur amere:
Helas! s'il s'est ruiné ce n'est que pour vous plaire;
Voilà de son amour le déplorable effet.

AXIANE.

Ah! s'il est vrai qu'il m'aime, il n'en a que trop fait:
Mais si son triste sort est mon funeste ouvrage,
Quelle gloire pour moi d'en reparer l'outrage!

LISETTE.

Ah! j'attendois de vous ce genereux retour.

AXIANE.

Voyons si Federic merite mon amour.
Par quelque piege adroit qu'il faut que je lui dresse,

Je veux sçavoir, pour moi, jusqu'où va sa tendresse;
J'en doute encor, Lisette, & prétends l'éprouver.
Toi, ne suis point mes pas, & me laisse y rever.

SCENE VII.

LISETTE *seule.*

QUel est donc son dessein? d'un Amant si fidelle,
Elle veut faire encore une épreuve nouvelle!
Mais quoi? que pourroit-elle enfin se proposer?
Federic l'aime trop pour lui rien refuser.
Je voi Pasquin. O Ciel! quelle mélancolie!

SCENE VIII.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

HElas!

LISETTE *à part.*

Je sens venir quelque accès de folie.

PASQUIN *sans voir Lisette.*

Helas ! il ne vit plus ! ô comble de malheurs !
Je viens de voir son sang couler avec mes pleurs.

LISETTE.

Quoi ! Federic est mort ? parle ; que veux-tu dire ?

PASQUIN.

Qui te parle de lui ?

LISETTE.

Grace au Ciel ! je respire.
Et qui donc pleures-tu ?

PASQUIN *à part.*

C'est .... gare le bâton.

LISETTE.

Acheve .....

PASQUIN.

C'est .....

LISETTE.

He ! bien ?

PASQUIN.

C'est ..... le meilleur oyson.
Par qui l'on puisse voir des basse-cours peuplées,
Qu'allez-vous devenir, ô Veuves desolées ?

LISETTE.

Ah ! Ciel ! peut-on plus loin porter l'égarement ?
Sans doute son délire augmente en ce moment,

Fuyons.

PASQUIN.

Dans mon malheur, Liſette m'abandonne!
Fortune, ç'en eſt trop. Demeure.

LISETTE, *je friſſonne.*

PASQUIN.

Quoi ? Ton pauvre Paſquin t'inſpire de l'effroi !

LISETTE.

Je crains les foux.

PASQUIN.

Mon Maître eſt moins ſage que moi.
Peſte ſoit de l'amour qu'il a pour Axiane !
Puiſqu'à mourir de faim tous deux il nous condamne....

LISETTE *à part.*

Je l'ai bien dit ; la faim lui trouble la raiſon.
Mais par bonheur pour lui, j'ai le contre-poiſon ;
Il en faut ſur le champ employer la recette.
Paſquin ?

PASQUIN.

Hé bien.

LISETTE.

Un mot.

PASQUIN.

Je vais mourir, Liſette.

LISETTE.

Bon, tu ne mourras pas pour un Oiſon de moins.

Et l'Amour va bien-tôt pourvoir à tes besoins.

PASQUIN.

Vraiment, il s'y prend bien, d'un coup il nous accable.

LISETTE.

C'eſt un grand Medecin.

PASQUIN.

Le mal eſt incurable,
Nous n'avons plus d'eſpoir. O le maudit repas !

LISETTE *en riant.*

Ha ! ha !

PASQUIN.

Tous les Oiſons ne ſe reſſemblent pas;
Et le nôtre étoit tel, que tout nôtre ménage.....
Federic me défend d'en dire davantage.
Mais ce jour malheureux, le dernier de nos jours,
A ta ſeule pitié me fait avoir recours :
Jette ſur ton Paſquin un regard favorable ;
M'abandonneras-tu dans mon ſort déplorable :
Souviens-toi de ces temps que nous trouvions ſi doux ;
Tous les jours ſe levoient clairs & ſereins pour nous ;
Nous les paſſions enſemble à bien manger & boire ;

J'irai t'en rafraîchir quelquefois la memoire;
Et promenant mes yeux sur quelque plat charmant,
Dans l'Office avec toi soûpirer goulument.
Là, mes boyaux plaintifs, de mes langueurs secretes,
Au défaut des Echos seront les Interprétes:
Là, le tendre Pasquin, t'assurant de sa foi,
Lisette, dira-t-il, puis-je vivre sans toi?

LISETTE.

Va, Pasquin, tu vivras, c'est moi qui t'en assure;
Ton destin va changer.

PASQUIN.

Eh! par quelle avanture?
Je suis trop malheureux.

LISETTE.

Laisse-là tes regrets,
Tu joüiras bien-tôt d'un sort rempli d'attraits.

PASQUIN.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

La plus grande nouvelle.....
Axiane à la fin cesse d'être cruelle,
Et ton Maître pourroit s'en ressentir un jour:
Mais, Pasquin, elle doute encor de son amour.

PASQUIN.

Et peut-il en donner une preuve plus grande,
Que.....? Je n'ose achever.

LISETTE.

Quoi qu'elle lui demande,
A lui complaire en tout il faut le disposer.

PASQUIN.

Il ne peut desormais donner, ni refuser ;
Il n'a plus rien.

LISETTE.

N'importe, il faut la mettre à même,
Offrir tout, donner tout, pour lui prouver qu'il l'aime.
Elle veut de son cœur s'assurer aujourd'hui.
Tien, s'il ne promet tout, tout est perdu pour lui.

PASQUIN.

Pour promettre, il le peut ; pour donner, c'est le diable :
Il est sec.

LISETTE.

Quoi ! son sort est si déplorable ?

PASQUIN.

J'en pleure tous les jours.

LISETTE.

Va, cesse de pleurer ;
L'Amour a fait le mal, il peut le réparer.

PASQUIN.

Au moins s'il se pouvoit que ta riche Maîtresse,
Jusqu'à nous épouser fist aller sa tendresse ;
Je braverois la faim, muni d'un tel appui,
Et me consolerois du repas d'aujourd'hui.

Mais les momens sont chers ; & pour peu
qu'on differe,

LISETTE.

Va, dans un jeune cœur, l'Amour ne s'en-
dort guere ;
Il faut bien du chemin.

PASQUIN *gayement.*

Ah ! quel est mon bonheur !
Allons, plus de soucis, plus de mauvaise
humeur ;
Rions, chantons, dansons. O ! ma chere
Lisette !
Je ne me connois plus ; ma joye est si par-
faite,
Qu'il ne tient plus qu'à moi de te sauter
au cou.

LISETTE.

Modere ce transport ; tu deviens encor fou !

PASQUIN.

On le seroit à moins : Oüi, ma belle Princesse,
On devieut fou de joïe, ainsi que de tristesse :
D'un excès de plaisir les traits sont si puis-
sans,
Que quand il surprend l'ame, il fait per-
dre le sens :
Je sens que ma raison..... mais Federic
approche ;
Je sens que c'est à moi d'aller tourner la
broche.
Je t'invite au convoi de défunt nôtre Oison.

SCENE IX.

FEDERIC, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

VOus le voyez, Monsieur, je n'en dis pas le nom.

FEDERIC.

Bien en prend à ton dos.

PASQUIN.

Ah! nous sçavons peut être
Le respect qu'un Valet doit porter à son Maître,
Et nous n'avons à cœur que son propre interêt.

FEDERIC.

Va, fai-nous avertir, lorsque tout sera prêt.

SCENE X.

FEDERIC, LISETTE.

FEDERIC.

LIsette, qu'as-tu fait de ta belle Maîtresse?

LISETTE.

Dans le Bosquet prochain certain souci la presse;

Elle y rêve.

FEDERIC.

Quoi ! seule ? il faut l'aller trouver.

LISETTE.

Non, vous ne perdrez rien à la laisser rêver.

FEDERIC.

Lisette, que dis tu ?

LISETTE.

Quoi qu'elle vous demande.....
Je crains qu'elle ne vienne, & qu'elle ne m'entende :
Justement ; la voici. Monsieur, songez-y bien ;
Quoi qu'elle exige enfin, ne lui refusez rien.

SCENE XI.

FEDERIC, AXIANE, LISETTE.

FEDERIC.

MADAME, pardonnez si je vous ai quittée ;
D'un soin pressant mon ame étoit inquietée,
Et ma presence étoit necessaire à Pasquin.
On va bien-tôt servir.

AXIANE.

Au moins point de festin.

FEDERIC.

Ce séjour écarté ne permet pas d'en faire.

AXIANE.

Tant mieux.

FEDERIC.

Dans un Désert on fait mauvaise chere :
Cependant je prends soin qu'on vous offre en ces lieux
Ce que j'ai de plus cher, & de plus précieux.

AXIANE.

Je ne regarde ici que la main qui le donne :
Quelque soit un repas, le bon cœur l'assaisonne :
Je compte sur le vôtre, & j'ose me flater.....
Mais non, n'achevons point.

FEDERIC.

Quoi ! vous pourriez douter,
Quoique vous ordonniez, que je ne l'execute ?
La Fortune ennemie envain me persecute ;
Elle m'a tout ôté par une dure Loi :
Mais ce cœur qui me reste, est plus à vous qu'à moi.

AXIANE.

Que vous me rassurez !

FEDERIC.

Expliquez-vous, de grace ?
Que puis-je ?

AXIANE.

Federic, vous sçavez que la Chasse
Dès mes plus tendres ans fit mes soins les plus chers ;
Vous avez un Oiseau plus prompt que les éclairs.

FEDERIC *à part.*

Je tremble.

AXIANE.

De plaisir je me sens éperduë,
Si-tôt que je le voi se perdre dans la nuë :
Je l'aime, & je mettrois mon cœur même
à ce prix,
Si.....

FEDERIC.

Juste Ciel !

AXIANE.

Quel trouble agite vos esprits ?

FEDERIC.

Ai-je bien entendu ? Quoi ! vous voulez,
Madame.....

AXIANE.

Non, je ne veux plus rien ; le trouble de
ton ame
M'apprend trop tes refus : Que puis-je de-
mander ?

LISETTE *bas à Federic.*

Accordez tout, Monsieur.

FEDERIC.

Eh ! que puis je accorder ?
Fortune impitoyable, acheve, prend ma vie ;
Barbare, je croyois ta fureur assouvie ;
Mais tu mets aujourd'hui le comble à mon
malheur,
Par le coup imprévû dont tu frappes mon
cœur.

O rigueur sans égale ! ô tyrannique empire !

AXIANE.

Qu'entens-je ! avec le sort c'est donc moi qui conspire ?
Je viens à vôtre cœur porter les derniers coups :
Quoi ! pour un seul Oiseau.....

FEDERIC.

Que me demandez-vous ?
Helas ! si vous sçaviez, Madame, à quel usage.....

AXIANE.

Va, tu n'as pas besoin d'en dire davantage :
Je sçai qu'à le garder tout doit t'interesser ;
Qu'il t'est cher, précieux : mais as-tu pû penser,
Que pour te le ravir je fusse assez cruelle ?
Je voulois de tes feux une marque nouvelle.
Triste épreuve ! ton cœur d'un seul mot allarmé,
Ne m'a que trop fait voir qu'il n'a jamais aimé.

FEDERIC.

Je n'ai jamais aimé ! quel injuste langage !
Helas ! & dans quel temps me fait-on cet outrage !
Je viens de me réduire au plus funeste état ;
Et quand j'ai tout donné, je passe pour un ingrat.

AXIANE.

Ah ! ç'en est trop enfin, ce reproche me blesse ;

Pour m'en sauver la honte, il faut que je
vous laisse.
Adieu.

FEDERIC.

Non, demeurez, ou dans mon noir
transport,
De ce fer à vos yeux, je me donne la mort :
Il faut sur mes refus que je me justifie.
Heureux, si vous n'aviez demandé que ma
vie !
Je vous l'aurois donnée, elle est en mon
pouvoir,
L'amour que j'ai pour vous m'en eût fait un
devoir.
Mais faut-il que le sort à tous mes vœux con-
traire,
M'ôte le seul moyen que j'avois de vous
plaire ?
Avec plus de noirceur peut-il m'assassiner ?
Helas ! l'Oiseau n'est plus, vous en allez
dîner.

AXIANE.

L'Oiseau n'est plus !

FEDERIC.

Le sort à tel point m'est funeste,
Que je vous offre envain le seul bien qui me
reste,
Mais n'importe, en ces lieux prêt à vous
recevoir,
Ai-je pû trop payer le plaisir de vous voir ?

AXIANE.

Helas ! qu'avez-vous fait ? & qu'ai-je fait moi-même ?
Quel outrage ! quel prix de vôtre amour extrême !
Et comment réparer cet excès de rigueur ?
Eſt-ce aſſez de mes biens ? de ma main ? de mon cœur ?
Tout eſt à vous.

FEDERIC.

Quels mots ont frappé mon oreille !
Vôtre cœur eſt à moi ! je doute ſi je veille :
Ah ! dans le doux tranſport qui vient de me ſaiſir,
Permettez qu'à vos pieds j'expire de plaiſir.

AXIANE *en le relevant.*

Federic, il eſt temps qu'une chaîne éternelle
Uniſſe à mon deſtin l'Amant le plus fidelle ;
Mon cœur eſt tout à vous, ma main dépend de moi,
Je vous la donne.

FEDERIC.

Amour, ai-je trop fait pour toi ?

SCENE DERNIERE.

FEDERIC, AXIANE, PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

DE Chasseurs, une Troupe s'avance :
Quoi ! viendroit-on encor me rogner ma pitance.

LISETTE.

Rassure-toi, Pasquin, tout répond à tes vœux ;
Axiane est sensible, & ton Maître est heureux.

PASQUIN.

Que m'apprends-tu, Lisette ? Ah ! tu me rends la vie !
Que je vais m'en donner ! ô sort digne d'envie !
Qu'un Repas succulent commence un sort si doux ?
à Axiane. Mais croyez-moi, Madame, allons dîner chez vous.

FIN.

PERMISSION.

J'Ay lû par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, une petite Comedie en Vers pour le Théatre François, intitulée LE FAUCON ; & n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher la Répresentation & l'Impression, que je croi que le Public recevra avec plaisir. A Paris, ce 30 Aoust 1719.

GUEULLETTE.

VEu ce 30 Aoust 1719.

DE MACHAUT.

Pb 47 764
S

ULB Halle 3
008 859 515

Dl 2965 d

VDMA 700

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-216370078-10

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-216370078-10

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-216370078-10

primé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre tres cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Arme-

LE FAUCON, COMEDIE.

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire de l'Academie Royale de Musique, Quay des Augustins, à la Descente du Pont-Neuf, à l'Image Saint Louis.

M. DCC. XIX.

AVEC PERMISSION.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-216370078-10